

# Les Amis de la Pologne

BULLETIN BI-MENSUEL

Rédacteur en Chef : Rosa BAILLY

Secrétaire de la Rédaction : Henri de MONTFORT

Administrateur-Gérant : Jeanne LEMONIER

Abonnements :

5 francs par an

RÉDACTION & ADMINISTRATION :

7, Rue de Poitiers — PARIS-VII<sup>e</sup>

Téléphone : Fleurus 23-74

Abonnements :

5 francs par an

## SOMMAIRE

*Dans l'attente du 20 Mars.*

*Extrait du journal d'un Précepteur de Posen.* —

H. SIENKIEWICZ.

*Mariette et les Gnômes.* — M. KONOPNICKA.

*Notre Action.* — Des joujoux polonais pour les écoliers parisiens — Deux Conférences de M. Strowski à Laval — Nos envois de livres en Pologne — Communications de nos amis.

## DANS L'ATTENTE DU 20 MARS

Le problème du jour est celui de la Haute-Silésie. Les Allemands la réclament dans chacune de leurs contre-propositions; ils s'appêtent à la conquérir par les armes, si la voix populaire la leur enlève par le plébiscite.

Tous ceux qui s'intéressent à la prospérité de la Pologne, tous ceux qui souhaitent le désarmement de l'Allemagne, tous ceux qui redoutent de voir la guerre générale à peine éteinte se rallumer, tous ceux-là attendent avec angoisse la date du 20 mars. C'est le 20 mars que commenceront, en Haute-Silésie, les opérations du plébiscite.

Un plébiscite en Haute-Silésie était aussi superflu qu'un plébiscite en Alsace. Tombée sous la domination allemande, la Haute-Silésie n'avait pu être germanisée.

De langue, de mœurs, de religion, elle était restée polonaise. Ses maîtres étaient obligés d'en convenir : leurs statistiques reconnaissaient 1.548.000 Polonais contre 588.000 Allemands. Encore, ces Allemands étaient-ils, pour la plupart, des fonctionnaires et des soldats, venus des provinces du Reich pour quelques années seulement.

Dans ces conditions, le Droit exigeait la restitution pure et simple à la Pologne de la Haute-Silésie.

Le Traité de Versailles l'avait inscrite dans ses clauses.

Mais la Haute-Silésie produit, chaque année, quarante millions de tonnes de houille, deux millions et demi de tonnes de fer et d'acier, et presque tout le minerai de zinc de l'Europe. Les Allemands ne pouvaient se résoudre à la perdre. Ils obtinrent des Alliés qu'un plébiscite déciderait du sort de la Haute-Silésie; ils exploitèrent tantôt la divergence de vues entre les vainqueurs et tantôt leur faiblesse, pour en retarder sans cesse la date. Et, mettant à profit le temps qu'ils gagnaient ainsi, mois par mois, ils le préparèrent, ce plébiscite.

Une propagande enragée fut menée contre la Pologne : « Elle n'avait que faire de la Haute-Silésie! Elle ne saurait pas en tirer parti! » Des manœuvres financières firent tomber si bas le mark polonais, que les Silésiens purent s'imaginer que le retour à la patrie serait pour eux la ruine et la misère.

Les Allemands furent dûment avertis du « danger de mort » que la perte de la Haute-Silésie ferait courir à l'Allemagne, et les Silésiens émigrés dans les autres provinces furent requis d'y revenir voter pour elle. De ces « émigrés », combien peut-il y en

avoir, en réalité? Le gouvernement allemand veut considérer comme tels, mon Dieu! tous ceux qui se présenteront. Deux cent cinquante trains sont tout prêts à déverser sur la Haute-Silésie des « émigrés » par centaines de mille, une armée d'émigrés. Et nous disons bien : une armée. Car la voix du peuple allemand, pour étouffer les voix polonaises, s'accompagnera, au besoin, du tac-tac des mitrailleuses et de l'éclatement des grenades à main. Depuis qu'un plébiscite a été décidé, l'Allemagne accumule en Haute-Silésie les réserves d'armes. Point de jour qu'il ne soit découvert quelque dépôt de fusils, d'obus asphyxiants, de revolvers ou de casse-têtes tout au moins.

Mais justement parce que l'Allemagne militariste la réclame, il faudrait la lui enlever, cette Haute-Silésie, quand même la justice ne l'attribuerait pas à la Pologne. Si l'on veut établir la paix du monde, va-t-on laisser au service des cupidités allemandes les puissants arsenaux silésiens? « La guerre a prouvé que l'industrie de l'Allemagne occidentale n'est pas en état de fournir aux armées allemandes

un matériel de guerre suffisant », dit le rapport rédigé en 1916 par les Sociétés industrielles et les Chambres de Commerce allemandes. « Sans les hauts-fourneaux de la Haute-Silésie, il aurait été impossible de mener la guerre. L'industrie de la Haute-Silésie doit, à tout prix, rester entre les mains des Allemands, et cela dans l'intérêt vital de l'armée. »

Si l'Allemagne met en œuvre, à Londres, l'obstination de ses diplomates, et en Silésie ses réserves d'armes, si elle supplie pathétiquement les Alliés, tout en violentant les votants polonais, c'est pour garder son arme suprême, le moyen de sa revanche, l'instrument de la conquête du monde : l'industrie métallurgique de Haute-Silésie.

Nous ne saurons que la semaine prochaine les résultats de la Grande Guerre. Que le patriotisme polonais tienne tête à la Germania déchainée, à sa mauvaise foi ou à son cynisme criminel, et la bête de proie perdra enfin ses crocs, en perdant les mines de la riche province polonaise. Le monde pourra respirer, la paix sera durable.

## Extrait du Journal d'un Précepteur de Posen

Par Henri SIENKIEWICZ (Suite)

C'était un beau jour celui où il était ainsi joyeux. Le soir, il se laissait emporter par son imagination; sûrement, il ne doutait pas que toujours il aurait ces bonnes notes.

— A Noël, nous irons à Zalezin ; la neige tombera comme elle tombe toujours à Noël; nous arriverons dans la nuit et maman nous attendra. Elle m'embrassera très fort, puis elle me demandera mes notes. Alors, je prendrai exprès une figure triste, et alors maman lira ces notes : Religion, excellent ; allemand, excellent ; latin, excellent... tout ce qu'il y a de plus excellent... Oh! Pan Vavrykevich !!

Le pauvre enfant avait les yeux pleins de larmes, et je ne cherchais pas à calmer son imagination. Je voyais cette grande maison de Zalezin, triste, froide, imposante; et je pensais aussi à la joie que le retour de Mihas avec ses bonnes notes y ferait entrer, et aussi à son bonheur, à elle...

Je profitais de ces moments de joie pour lui donner quelques conseils. Je lui faisais remarquer que si sa chère maman attachait beaucoup d'importance à ses études, elle ne se préoccupait pas moins de sa santé. Il ne devait donc pas se plaindre quand

on l'emmenait faire une promenade, et il devait dormir pour réparer ses forces.

— Je l'obéirai, mon bon Pan! Je serai si bien portant, que lorsque je serai là-bas, ni maman, ni ma sœur Lola ne me reconnaîtront!

Je recevais des lettres fréquentes de Pani Marya me recommandant de bien veiller sur la santé de l'enfant; aussi, tous les jours, étais-je navré de voir qu'il était impossible de le soustraire à son travail. Les sujets les plus difficiles, l'enfant les abordait et réussissait assez bien; mais il lui fallait du temps. C'était surtout ce diable d'allemand qu'il n'arrivait pas à parler convenablement. Je finissais par désirer les vacances avec impatience, comptant beaucoup sur ce repos forcé pour réparer ses forces affaiblies et son cerveau fatigué par un travail excessif.

Si Mihas avait été un enfant moins sensible j'aurais été moins inquiet pour sa santé; mais pour la moindre faiblesse, la moindre mauvaise note, il était plus vivement impressionné que par ses succès. Or, ses moments de joie, et ses « cinq » dont j'ai déjà parlé, étaient malheureusement assez rares.

Je lisais sur sa figure toutes ses émotions. Du premier coup d'œil, je pouvais voir qu'il n'avait pas réussi.

— Avez-vous donc eu une mauvaise note?

— Oui.

— Vous n'avez donc pas su votre leçon?

Quelquefois, il répondait :

— Non, je ne l'ai pas sue.

Mais plus souvent :

— Si, je la savais, mais il m'a été impossible de la réciter.

En effet, le petit Ovitiski, toujours le premier de la seconde classe, me disait que Mihas avait souvent de mauvaises notes parce qu'il perdait subitement la mémoire.

Or, comme l'enfant devenait plus faible, moralement et physiquement, ces absences devinrent plus fréquentes.

Je remarquais qu'après avoir beaucoup pleuré, il se remettait à ses leçons bien plus reposé, mais c'était un calme apparent, car il redoublait d'énergie et son travail devenait fiévreux.

Quelquefois, il se cachait dans un coin, pressant désespérément sa tête entre ses mains, et restait ainsi silencieux. Dans son imagination surexcitée, il se figurait qu'il ferait mourir de chagrin sa mère et il se sentait dans l'impossibilité de mieux réussir.

Son travail de nuit devint plus fréquent. Pour se cacher de moi, il se levait dans l'obscurité, allumait sa lampe dans l'antichambre, et là, s'installait à travailler.

Il avait déjà bien passé des nuits semblables quand je m'en aperçus. Je n'avais plus d'autres moyens que de me lever et de le faire rentrer dans sa chambre pour lui faire revoir ses leçons et le convaincre qu'il les savait.

L'enfant perdit bientôt ses forces. Il devint pâle, maigre, et semblait se désespérer de plus en plus. Je finis par découvrir qu'il n'y avait pas que l'excès de travail qui le mettait dans cet état.

Un jour donc que je lui racontais l'histoire : « Un oncle raconta à son neveu », vieille histoire de Pologne, Mihas m'écouta attentivement, et je fus presque effrayé quand je vis l'expression de son regard, puis s'écrier :

— Pan, est-ce que c'est vrai? N'est-ce pas une fable?

— Pourquoi cette question-là, Mihas? demandai-je avec étonnement.

Au lieu de me répondre, il géla en sanglots, pleura longtemps, au point que je n'arrivai pas à le calmer.

Je demandai au jeune Ovitiski quelle pouvait être la cause d'une telle sensibilité chez son petit camarade. Mais l'enfant l'ignorait, ou ne voulait rien dire; mais je le découvris moi-même.

Il n'y a aucun doute que, dans les écoles allemandes, les enfants polonais entendent bien des choses qui blessent leur cœur et leurs sentiments.

Sur beaucoup d'enfants, de tels propos glissent sans laisser trop de traces, si ce n'est une mauvaise impression de leurs professeurs allemands et des Allemands en général. Mais Mihas, d'une sensibilité extrême, ressentait plus violemment ces froissements et n'en disait mot à personne. Deux voix contraires se faisaient entendre en lui et l'entraînaient vers deux côtés opposés.

Il n'hésita pas. Ses sentiments l'emportèrent là où il était attaché et là où son cœur battait. Cependant, en classe, il fallait obéir et répéter des choses blessantes pour son pays. Il dut lutter du matin au soir, et cette contrainte le minait.

Pour Mihas, le destin était dur. Les vicissitudes de la vie arrivent habituellement quand la première jeunesse est passée. Mais pour lui, tout était déjà souffrance.

Cette contrainte morale troublait son esprit et son cœur. Cet acharnement au travail qui, hélas! était vain, brisait ses forces. Il ne pouvait résister plus longtemps à ce surmenage incessant.

Les jours, les semaines passèrent. Le pauvre enfant redoublait d'efforts; mais hélas! les résultats devinrent toujours plus lamentables. Les lettres de Pani Marya augmentaient encore sa peine.

« Dieu t'a doué tout particulièrement, écrivait-elle, je pense que tu sauras profiter de tes moyens pour répondre à toutes mes espérances. »

Les premières fois que Mihas recevait ces lettres, il saisissait mes mains et les serrait convulsivement en disant :

— Comment faire, Pan Vavrikevich?

En effet, qu'y pouvait-il? Était-ce sa faute s'il n'était pas venu au monde avec la bosse des langues et s'il ne pouvait pas arriver à prononcer l'allemand?

(A suivre.)

IL Y A TRENTE MILLIONS DE POLONAIS

# MARIETTE ET LES GNOMES

par Marie KONOPNICKA (Suite)

Baliverne se prépara tout de suite à son excursion. Il apporta un grand pot, de l'encens la plus noire et une grande plume d'oie qu'il dut porter sur l'épaule, comme un fusil, car elle était lourde. Il s'attacha au dos ses gros livres, il releva son manteau avec une ceinture de cuir, mit son capuchon sur sa tête, puis enfila ses gros sabots, alluma sa longue pipe et le voilà prêt à se mettre en route.

Ses fidèles compagnons prirent tendrement congé de lui; ils n'étaient pas sûrs qu'il ne lui arriverait pas quelque mésaventure sur la terre, et ils doutaient de le revoir encore.

Le Roi Brillot, lui-même, dans sa bonté, voulut l'embrasser; car il le tenait en grande considération pour son savoir, mais il ne put remuer, ses vêtements gelés étaient rivés au trône.

Mors, du haut de sa majesté, il abaissa son sceptre sur la tête du savant, et lorsque celui-ci lui baisa la main, du visage du Roi glissèrent quelques perles claires, qui tombèrent sur le parquet de cristal avec bruit; c'étaient les larmes gelées du bon Roi. Le trésorier Petit-Sou les ramassa aussitôt, et les mettant dans une cassette précieuse, les porta au Trésor.

Tout le jour, Baliverne s'évertua pour sortir de la grotte. La route était en pente, bosselée par les racines des chênes séculaires. Des fragments de rochers, des cailloux et des pierres dégringolaient sous ses pieds et tombaient avec un bruit sourd au fond du précipice. Les cascades gelées brillaient comme des vitres et le savant pèlerin en sabots glissait. Ce n'est qu'avec les plus grandes difficultés qu'il parvenait à avancer.

Pour comble de malheur, il était sorti sans aucune provision pour la route, car, portant ses énormes livres, son énorme encrier et son énorme plume, il n'était pas en état de porter rien d'autre.

Baliverne aurait perdu toute force s'il n'avait rencontré la maison bien approvisionnée de certain mulot prévoyant.

Ce mulot possédait un garde-manger, plein de toutes sortes de grains, dont il donna un peu au pèlerin affamé. Il lui permit aussi de se reposer sur le foin dont la maison était toute jonchée, à la condition de ne rien dire de sa cachette au village, rien de rien. « Car, disait-il, si les gars malicieux savaient où je suis, oh! alors je n'aurais plus de paix. »

Baliverne quitta l'hospitalier mulot, plein de reconnaissance et réconforté en son âme et en son corps.

Il marchait maintenant, joyeux et vigoureux, sous son capuchon foncé, regardant les champs des paysans, les prairies et les bosquets. Déjà les blés commençaient à pointer; ils sortaient de terre en foutes pressées; déjà au-dessus des ruisseaux gonflés, les verges de l'osier rossaient et dans l'air silencieux et voilé, on entendait crier les grues, qui volaient, volaient tout là-haut.

Tout autre gnome aurait reconnu à ces signes que le printemps était proche, mais Baliverne, depuis sa jeunesse, était si bien enseveli dans ses livres qu'une

fois hors d'eux il ne voyait rien du monde et ne comprenait absolument rien.

Pourtant il avait au cœur une gaieté étrange et une vigueur allègre, et soudain, il se mit à pirouetter avec sa grande plume et à chanter ce vieil air connu :

*Hors d'ici la tristesse !  
Pipes allumées !  
Flacons débouchés !*

Mais à peine était-il à moitié de la strophe qu'il entendit piailler une bande de moineaux sur la haie d'un champ. Il interrompit alors sa chanson pour ne pas fraterniser avec de pareils gredins, et fronçant le sourcil, il marcha avec grand sérieux, pour que cette canaille sût bien qu'un homme docte n'est pas compagnie pour les moineaux.

Comme le village s'apercevait déjà, il prit un sentier où les tiges des mauvaises herbes de l'année passée le cachèrent complètement, et il arriva inaperçu à la première chaumière.

Le village était grand et s'étendait entre des vergers à présent noirs et sans feuilles. Ses dernières maisons s'appuyaient à la muraille épaisse et sombre d'une forêt de pins.

Les chaumières avaient bonne apparence; elles étaient fraîchement blanchies et des cheminées sortait une fumée mauve; les poulies des puits grinçaient dans les cours; les garçons de ferme donnaient à boire aux chevaux et au bétail mugissant; des bandes d'enfants jouaient bruyamment à cache-cache sur le chemin planté de peupliers.

Par dessus tout ce brouhaha se percevait le bruit du marteau sur le fer sonore, dans la forge voisine, devant laquelle se lamentait un groupe de femmes. En les voyant, Baliverne s'approcha le long de la haie avec beaucoup de précautions et s'arrêta derrière une touffe d'herbe, il écouta.

— Vaurien! brigand! disait la première. Puisqu'il n'a pas eu peur d'entrer dans le poulailler du forgeron, on ne pourra plus cacher ses poutes nulle part.

Et la seconde :

— Quelle ponduse! c'était de l'or. Tous les jours, elle pondait des œufs gros comme mon poing. Elle n'avait pas sa pareille dans tout le village!

Une autre :

— Et qui a étranglé mon coq? Ce n'est pas lui peut-être? Quand j'ai vu ces plumes éparpillées, Dieu bon! comment ne suis-je pas tombée morte de douleur? Il m'aurait valu comme rien cinq belles pièces, et peut-être même quinze sous de plus.

La première à nouveau :

— Le rusé! Le bourreau! Quelle force il vous a dans les griffes pour creuser un pareil trou sous le poulailler! Un homme avec une bêche ne ferait pas mieux. Quelle malheur de ne pouvoir rien contre ce brigand!

A ce moment, la femme du forgeron sortit en courant de la chaumière près de la forge. Ne songeant pas au

froid, elle était sans jaquette. Elle s'arrêta sur le seuil, porta son tablier à ses yeux, et commença ses jérémiades, en pleurant bien fort :

— O mes chères poulettes huppées! ô mes chers petits coqs dorés! qu'est-ce que je vais faire maintenant sans vous, pauvre abandonnée que je suis!

Baliverne s'étonnait de ces lamentations, en écoutant tantôt d'une oreille, tantôt, de l'autre; il ne put comprendre au premier moment de quoi il s'agissait pour ces femmes-là. A la fin, se frappant le front du doigt, il s'assit près de la haie, dans l'herbe, déboucha l'encrier, trempa sa plume et la secoua, puis, ouvrant son vaste livre, écrivit ces mots :

« Le second jour de mon voyage, je suis arrivé dans un pays malheureux, envahi par les Tartares, qui ont tué, étranglé ou fait prisonniers tous les coqs et toutes les poudeuses. C'est pour cela que le forgeron forgeait les épées et que refentaissaient devant la porte des cris et des plaintes. »

Il écrivait encore lorsque le forgeron se planta sur le seuil de la forge et gronda d'une voix de basse :

— A quoi cela servira-t-il de pleurer? Il faut prendre un pot, avec des charbons, et chasser ce vaurien de son terrier en l'enfumant. On sait bien que le renard demeure dans un terrier à la lisière du bois. Ou l'enfumer, ou le bêcher. Allons, Jeannot! Vite, Stanis! Appelez les gars, prenez une bêche et allez-y! Et toi, la mère, ne pleure pas; prépare seulement le pot et les charbons. J'irai bien aussi, mais l'ouvrage presse.

Il rentra dans la forge, et le martèlement sonore se fit entendre de nouveau.

Mais les deux compagnons avaient planté là le soufflet et couraient vers le village en criant : Au renard! Au renard!

Alors les femmes s'en retournèrent à leurs chaudières pour préparer l'expédition.

Baliverne attentif à tout ce qui se passait humecta de nouveau sa plume et écrivit ces mots dans son livre :

« Ces Tartares ont un chef ou Khan, sans peur, qui se nomme Grand Renard, et ils se cachent dans des tanières au bois, d'où les gens du pays les chassent avec la fumée des canons. »

Mais à peine le savant chroniqueur avait-il fini d'écrire cela qu'il entendit un terrible tumulte. Il regarde, et voilà que déboule par le village une bande de femmes, d'enfants et de jeunes gars, avec des bâches, des bâtons et des casseroles, et derrière cette bande se précipitent vers la forêt, en aboyant, tous les chiens du village, les « Azors », les « Médor », les mâtins, hurlant et brailant effroyablement. Baliverne trempa encore une fois sa plume dans l'encre et inscrivit cette observation dans sa chronique :

« En ce pays-ci, les hommes ne vont pas à la guerre contre les Tartares. Ce sont les femmes, les enfants et les jeunes garçons dont l'armée fait un affreux vacarme, dans sa terrible marche contre l'ennemi. Ils parcourent le village d'un grand élan, et derrière le gros de l'armée, une troupe de chiens, par leurs cruels hurlements, les excitent au combat. C'est ce que j'ai vu de mes propres yeux, et je le garantis avec ma signature. »  
Là-dessus, il pencha légèrement la tête, chigna de l'œil gauche, signa au bas de la feuille : « Baliverne, historien-géographe de Sa Majesté le Roi Brillot », et traça un paraphe large et compliqué.

Pendant ce temps, de l'autre côté de la haie s'élevait

l'agréable fumée d'un feu de génévrier, celle que les gnomes aiment particulièrement. Il l'aspira avec son grand nez, l'aspira encore, puis, écartant les broussailles, il regarda avec attention pour voir d'où provenait cette fumée délicate. Il vit serpenter près du bois un filet mauve, et, quand il eut bien essuyé ses lunettes, il aperçut dans le champ un petit feu, et des bergers assis alentour. Le bon gnome chérissait les enfants; il courut vers ce feu, allant tout droit à la fumée, à travers la friche en sautant d'une manière comique par dessus les sillons.

Les bergers restèrent stupéfaits en voyant ce petit bonhomme, sous son capuchon, en manteau de voyage soutenu par une ceinture de cuir, son livre sous le bras, l'encrier passé à la ceinture, et la plume sur l'épaule.

Joseph Lapie aussitôt poussa du coude Stanislas Sommelier et lui montrant du doigt le bonhomme, il chuchota :

— Un gnome!

Baliverne était déjà près d'eux. Il sourit aux enfants avec amitié et inclina la tête.

Les enfants, bouche bée, le fixaient comme s'il avait été l'arc-en-ciel. Ils n'avaient pas peur, ils étaient seulement saisis d'étonnement. Ils n'avaient pas peur, car chacun d'eux savait bien que les gnomes ne font de mal à personne et qu'ils viennent même en aide aux pauvres orphelins. Stanislas se rappela tout de suite qu'au printemps dernier, lorsque les veaux s'étaient enfuis dans la forêt, un petit bonhomme tout semblable l'avait aidé à les retrouver et à les ramener au pâturage. Le gnome l'avait caressé et lui avait mis des fraises dans son bonnet en disant :

— N'aie pas peur; tiens, orphelin!

Cependant Baliverne s'était approché du feu, et ôtant la pipe des dents, il parla avec courtoisie :

— Salut, mes enfants!

A quoi les bergers répondirent gravement :

— Salut! gnome!

Mais les fillettes se faisaient toutes petites, et tiraient leur mouchoir sur leur front, de sorte qu'on ne leur voyait plus que le bout du nez. Elles écarquillaient leurs yeux bleus pour voir le nouveau venu.

Baliverne les considéra avec un sourire et leur demanda :

— Est-ce que je peux me chauffer à votre feu? Il fait froid!

— Certainement que vous le pouvez, répondit Jean-not-Pierre-à-Feu, avec résolution.

— Nous n'en sommes pas avares, ajouta Sommelier.

Et Jeannot Lapie :

— Que le gnome s'assoye! Voilà une bonne place!

Et il étendit le pan de sa capote, en lui faisant place devant le feu.

— Et quand les pommes de terre seront rôties, il pourra aussi en manger, s'il veut, ajouta l'hospitalier Jacquot.

Et les autres :

— Bien sûr qu'il pourra! Elles vont être cuites en un clin d'œil; la vapeur en sort déjà.

En effet, les pommes de terre éclatèrent soudain avec fracas et les enfants se mirent à les retirer de la cendre avec des bâtons.

(A suivre.)

# NOTRE ACTION

## Des joujoux polonais pour les écoliers parisiens

Deux vastes caisses nous arrivaient de Varsovie, il y a quelques semaines. Elles contenaient deux crèches, en Dérne de chaumières polonaises, avec une Vierge en jupe cracovienne, un saint Joseph à forte moustache et des anges dont le voyage avait ébouriffé les plumes. Une adresse signée par les écoliers de Varsovie offrait ces crèches à M. le Président, de la République et à M. le Ministre de l'Instruction Publique. Ces enfants désiraient témoigner leur gratitude à la France, pour l'appui qu'elle avait prêté à leur patrie en péril.

Outre les crèches, se trouvaient dans les caisses des billets de papier et de papier ; poupées, barquettes, petits meubles, peniers, fêches, par centaines, tous de couleurs vives et gaies, tous ingénieux, la plupart exquis. Certains coffrets minuscules, en carton et satin, étaient de vraies merveilles par leur fini. Les corbeilles fleuries mariaient les teintes avec un goût irréprochable. Et si vous aviez vu ces œufs, adroitement décorés de découpures multicolores, ou de plumes de paon en papier frisé. Les artisans de Varsovie sont renommés comme ceux de Paris, pour l'élégance de leurs créations ; leurs enfants les continueront dignement. Mais il a fallu plus que de l'habileté manuelle, plus qu'une tradition, pour produire les charmants joujoux de nos caisses ; il a fallu de l'amour. L'écolier varsovien qui a confectionné cette cage de perles, ou ce plateau en écailles de pomme de pin, y a mis tout son cœur. Ces bimbeloterics, savantes ou naïves, ce sont des marques d'une sincère amitié. Elle s'exprime d'ailleurs dans les billets qui les accompagnent :

« Mon cher ami français, comment trouvez-vous les joujoux que j'ai fait exprès pour vous? Je désire vivement que vous me répondiez le plus tôt possible. Je suis âgé de 12 ans, et je suis l'évêve de troisième classe. J'aime beaucoup la France, et je sais qu'elle est belle. Peut-être, lorsque je serai plus grand, je viendrai en France pour vous voir, mais j'espère que vous viendrez aussi en notre chère Pologne pour faire ma connaissance. Recevez, cher ami, de vives et cordiales salutations avec le souhait de : Vive la France! Votre ami inconnu : Casimir Sarnecki, 6, rue Szpitalna, Varsovie (Pologne). »

« A ma chère amie inconnue, à Paris : Je vous envoie un tas de mes joujoux. Hanna Czrzanowska, 33/2, Marszałkowska, Varsovie. »

« Chères amies, papa Noël vous a apporté, sans doute, un tas de beaux joujoux; mais que ces petites poupées, qui viennent d'un pays lointain, trouvent aussi bon accueil parmi vous. Montrez-leur votre Jardin des Plantes, le théâtre des Marionnettes, et mille choses curieuses dans votre beau Paris. Nous serons bien contentes si vous trouvez intéressantes ces petites caricatures, un peu différentes, sans doute, de ce que vous voyez dans vos magasins. Ecrivez donc vos impressions, et recevez mille amitiés de la part de trois petites Polonaises : Sophie, Marie et Marthe de Kunicki (on prononce Kounitski). Notre adresse : Pologne, Varsovie, 2, rue Jeznicka. »

D'autres lettres sont en polonais. Voici le nom et l'adresse de quelques autres de ces aimables donateurs :

Halina Budzinska, 59, m. 4, Chmielna, Varsovie.

Mira Jaroszewska, Nowolipki, 52, Varsovie.

Sophie Hofmann, 14, n. 6, Kredytowa, Varsovie.

Léopold Below, 28, m. 13, Koza, Varsovie.

Sophie Gardelka, 1-60, Elektryczna, Varsovie.

Anna Dłukowna, 43, m. 16, Varsovie.

Krysia Piłkiewiczówna, 11, m. 45, Tarczynska, Varsovie.

Isabella Gacka, 15, m. 5, Nowogrodzka, Varsovie.

Les élèves de l'Institution Saint-Stanislas Kotski, Dzielna, 33, Varsovie.

Les élèves de l'École Mazowiecka, 16, Klonowa, Varsovie. Directeur : P. Kujowski.

Les élèves de l'Institution Saint-Ludwik, Nowolipki, 52, Varsovie.

Les élèves du Gymnase (lycée) de Mlle Malczewska.

Les élèves de l'Institution Teresy, 14, Lipowa, Varsovie.

« Les pauvres enfants de l'Institution des Trois-Rois. »

Ces derniers ajoutent à leur lettre d'envoi : « La cherté des matériaux nous empêche d'envoyer davantage. » Et voilà des mots qui nous donnent à réfléchir... En effet, ces verreries, ces papiers dorés ou colorés, et même ces coquilles d'œufs, il n'a pas dû être facile de se les procurer, dans un pays où les armées allemandes et russes ont passé et repassé pendant huit ans, ne laissant que des ruines; ces brimborions, même s'ils ne valent que quelques sous de notre monnaie, représentent bien des marks en Pologne. Nos jeunes amis de Varsovie n'ont pas offert seulement leur temps et leur adresse, mais sans doute aussi le fond de leur bourse. Un Polonais en considérant ces joujoux, nous dit : « Ils sont en papier, parce que l'argent nous manque. » Les poupées, en Pologne, n'ont pas de robes, parce que les enfants n'ont pas toujours ces habits... »

Aussi, ces cadeaux qui nous semblaient tout à l'heure charmants, le deviennent-ils encore plus ; ils sont le sourire courageux des écoliers de la-bas. Ecoliers mal vêtus et mal nourris qui s'ingénient à faire plaisir à leurs petits frères français, et tirent de rien des objets amusants et jolis. Plus sûrs de ces écoliers avaient pris le fusil, l'an dernier, et défendaient leur patrie. Elèves des lycées de Paris, acceptez ces joujoux offerts de si grand cœur, mais gardez-les avec piété. Et songez au plaisir que vous causeriez, dans les écoles de Varsovie, si, à votre tour, vous y envoyiez des souvenirs de la France. Les « Amis de la Pologne » vous diront comment il faut s'y prendre.

✱

La remise des joujoux eut lieu, le dimanche 6 mars, dans la salle des fêtes du lycée Louis-le-Grand, par les soins des « Amis de la Pologne ». La manifestation qui la précéda fut des plus cordiales. M. APPELL, recteur de l'Académie de Paris, le maître vénéré et aimé, nous avait fait la joie et l'honneur d'y présider. Il évoqua les longues souffrances de la Pologne; il rappela les liens qui l'ont unie à la France ; sacrifices communs à un même idéal, accueil fait aux proscrits polonais par les Français.

M. KERVAREC, professeur agrégé au lycée Carnot et membre très actif de notre Société, prit ensuite la parole. Il réfuta les calomnies que les anciens oppresseurs de la Pologne font courir contre elle, et qui ne portent que trop sur l'esprit des ignorants. La Pologne se trouvait tout entière, à l'armistice, dans l'état de nos régions dévastées; elle n'avait aucun des organismes indispensables à la vie d'un Etat moderne, ni administration, ni magistrature, ni Trésor. Et elle avait encore à défendre son existence contre les bolchevics. Qu'en deux ans elle ait pu contenir ses ennemis, se préparer un Code, créer des corps de fonctionnaires, cela est digne d'admiration. Elle a encore bien des difficultés à surmonter, mais nous l'aiderons; nous lui donnerons notre amitié tout entière, sans réticences ni marchandages.

Ce faisant, du reste, nous paierons une dette d'honneur. Les Polonais sont tombés pour la France par centaines de milliers, au cours du siècle dernier, dans les armées de la Révolution, de Napoléon I<sup>er</sup>, en 1848, en 1870. Et les proscrits, les exilés, élite de la Pologne, qui sont venus dans la proportion

de 5 sur 7 chercher asile en France, nous ont apporté leur courage, leur science, leurs dons d'artistes : ils ont ajouté noblement à la vitalité et au rayonnement de la France moderne. L'Institut ne s'honore-t-il pas de Babinski, le grand neurologue; le Collège de France, de Mlle Ioteyko; la Sorbonne, de Mmes Curie-Sklodowska et Grabowska, et de M. Strowski? Au Parlement sont MM. Ekanowski et Erlich; à la tête du Comptoir National d'Escompte, M. Lewandowski; qui ne connaît l'explorateur, M. Dybowski? Dans le monde des ingénieurs, M. Lipkowski? Dans celui des artistes, la grande compositrice et virtuose, Hélène Kryzuzowska, le peintre Terlikowski, le sculpteur Landowski, et tant d'autres, dispersés en France, devenus d'excellents Français tout en restant d'ardents patriotes polonais.

Que pouvons-nous faire, demande le conférencier, pour aider les Polonais? Tandis que nos hommes d'Etat concluent des alliances, nous autres, professeurs, élèves, envoyés, des livres français en Pologne. Les Polonais, qui ne peuvent plus en acheter à cause de la baisse du mark, nous en demandent; leur en procurer, c'est rendre service à eux et à la France. Un livre, si mince soit-il, est un peu de la pensée française; il fait connaître et aimer notre pays. C'est un bon diplomate, et parfois un merveilleux ambassadeur. Vous verrez quelle reconnaissance il suscitera.

Le conférencier donne alors lecture de lettres polonaises, touchantes dans leur maladresse d'expression. Puis il présente les joujoux : les pantins, les lanternes, les délicieux coffrets en miniature. Nous ne pouvons rendre la verve et la cordialité de sa parole. Il cause avec son auditoire, l'amuse, l'émeut, et tout le monde de rire, et chacun de se sentir les yeux humides. Les applaudissements soulignent chaque phrase. On ne se lasse pas de cette parole vive, vibrant, familière de ces trouvaillés drôles ou profonds.

M. Kervarec préconise la formation, dans chaque école, d'un groupe d'« Amis de la Pologne ». On n'y paiera pas de cotisation, mais chaque membre apportera au moins un livre; grammaire, livre de lecture, œuvre classique, non pas neuf, mais non pas abîmé. Un tel groupe existe déjà au lycée Carnot, grâce à M. Kervarec lui-même; un autre s'est formé au lycée Victor-Hugo, sous l'impulsion de Mlle Lucile Veyre, et compte plusieurs centaines de membres.

M. Gonski, de l'Université de Cracovie, tint à remercier les orateurs. « Les paroles de M. le Recteur, dit-il en substance, sont comme une noble inscription lapidaire; les discours de M. Kervarec en est le commentaire souple et aimable, et les ornements, vignettes et gravures, de cette page de l'amitié franco-polonaise, ce sont les œuvres et les intentions de l'assemblée.

« Je crois que cette fête inaugure une nouvelle phase de l'ancienne sympathie des deux peuples. Elle s'inspire de la tradition, mais elle est neuve dans son esprit.

« Les livres que vous enverrez à la Pologne pourront rendre des services inattendus. Que de fois un Tacite ou un Tit-Live a arrêté la balle qui aurait tué un de nos soldats, au temps des guerres contre les Turcs. Notre jeunesse aura peut-être à défendre prochainement la patrie; vos livres iront au champ de bataille.

« Ils vous reviendront, ces livres, mais sous une autre forme. La Pologne, plus tard, fournira à la France du blé, et aussi des soldats de chair et d'os. »

Est-il besoin de dire que les traits de ce beau discours furent soulignés de bravos?

Un ballet suivit, donné par Mme Popowska et ses élèves; Mme Popowska, en costume de mariée cracovienne, un diadème de fleurs en tête, d'où pendaient une multitude de longs rubans bariolés, les fillettes en tunique blanche, avec de petits tabliers brodés et des couronnes champêtres. Vision adorable de grâce et de fraîcheur. Les danseuses furent rappelées à chaque numéro.

La distribution des joujoux se fit sans trop d'ordre, tant les enfants étaient pressés d'avoir chacun un part. Mais tout le monde était de la meilleure humeur.

Merci, chers petits amis polonais. Merci, pour avoir les

premiers tendu vers nous vos mains fraternelles. Soyez assurés que vous nous avez causé beaucoup de joie, et que nous aimons plus chèrement votre pays, qu'à des enfants si généreux et si délicats.

✱

Remarque dans l'assistance : MM. les Proviseurs des lycées Louis-le-Grand et Buffon; M. Georges Renard, professeur au Collège de France, et Mme; M. Szwed, ancien trésorier de la Commission plébiscitaire d'Allenstein; Mmes Rauch et Berillon, professeurs au lycée Racine; Mmes Crousnaire et Hochblavé, professeurs au lycée Fénelon, etc.; M. de Romer, représentant la légation de Pologne; M. le Consul général de Pologne; Mmes la comtesse Drohojowska, Domanska, de Jodko, Mlles Monkiewicz, Gorecka, etc. Avoient envoyé leurs regrets : M. Bellin, directeur de l'Enseignement secondaire, M. Lapie, directeur de l'Enseignement primaire; M. Lefebvre, directeur de l'Enseignement primaire de la Seine; M. Bonnard, directeur de l'École Normale Supérieure de Saint-Clément; M. Louis Marin, député; Mme la Directrice du lycée Racine; M. le Proviseur du lycée Voltaire, etc. Etaient venus en nombre : les élèves des lycées Louis-le-Grand, Carnot, Montaigne, Charlemagne, Henri-IV, Fénelon, Racine, Victor-Hugo; du collège Chaptal; des Ecoles J.-B.-Say et Sophie-Germain; des deux Ecoles Normales primaires, des cours secondaires des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> arrondissements, etc.

Nous adressons l'expression de notre reconnaissance à M. le Proviseur et à M. l'Économé du lycée Louis-le-Grand, qui ont aidé, avec une parfaite bonne grâce, à l'organisation de la fête. Tous nos remerciements à Mlles Veyre et Aubergé, du lycée Victor-Hugo; à Mlles Suzanne Strowska et Alavoine, qui ont distribué les joujoux.

## Deux conférences de M. Strowski à Laval

Notre Comité de Laval a été fondé, il y a quelques semaines seulement, à l'occasion d'un concert franco-polonais organisé par notre collaboratrice, Mlle Hélène de KRZYZUZOWSKA, et sous l'impulsion d'une jeune femme, Mme Marguerite LASSALLAS, qui allie à un tact et à un charme exquis le dévouement, l'entrain et la persévérance.

Le Comité lavallois invitait récemment M. STROWSKI, éminent professeur à la Sorbonne, à venir faire à Laval deux conférences. M. Strowski acceptait, bien qu'il eût justifié d'une tournée de conférences en Belgique. Le samedi 26 février, vers 1/2, au théâtre, M. Strowski parla de l'âme de la Pologne. Il prit plaisir, en commençant, à constater qu'il appartenait à Laval par sa mère, une Lavalloise, et par plusieurs membres de sa famille. Il fut longuement applaudi. Sur l'estrade avaient pris place Mmes Even et Lassallas, M. Goumy, inspecteur d'Académie, M. le Maire de Laval et MM. les Adjointes, M<sup>r</sup> Grinod, M. Amaudrut, ancien proviseur du lycée, M. le Directeur de l'École Normale de garçons, M. Castaing, ingénieur en chef des ponts et chaussées, etc. M. le Préfet et Mme assistaient à la séance.

Le même soir, à 8 heures, avec le même succès, M. Strowski a donné une seconde conférence au collège de l'Immaculée-Conception, devant une assistance d'environ 800 personnes. NN. SS. Grellier, évêque de Laval, et Chauvin, évêque d'Evreux, étaient au premier rang, avec le marquis Dary de Virville. Comme la première, cette conférence fut suivie de projections.

Les quêtes faites au théâtre, par Mmes Even et Goumy, à l'Immaculée-Conception, par Mmes Lassallas et Le Marié, ont profité de la Croix-Rouge polonaise, ont rapporté 60 francs.

Nous ne saurions assez féliciter les organisateurs de cette journée, et en particulier Mme Lassallas, en laquelle la Pologne possède l'amie la plus aimable comme la plus sûre.

### Nos envois de livres en Pologne

Nous avons reçu, depuis le 1<sup>er</sup> mars, pour nos amis polonais :

- De Mme LAZAR : 6 ouvrages classiques;
- De Mme DELHAYE : un Dictionnaire Bachelier, des Pages choisies de F. J. Rousseau, des Lectures choisies, édition Lemerre, une Histoire de France, une Grammaire, un livre d'enseignement ménager;
- De M. JAVON et ses élèves : 23 ouvrages scolaires;
- De Mme LE ROY : 3 numéros de la Nouvelle Revue Française et 9 ouvrages divers;
- De M. MAY : 8 ouvrages scolaires;
- De M. DE MONTFORT : Vers l'Organisation professionnelle, de Dulhoit, une étude sur Adam Smith, des Contes;
- De Mme Marcelle LYTHE, à Valence : Contes de Noël, et Lorenzo;
- De M. GUÉLÉN, Secrétaire des « Amis de la Pologne » à Chambéry : une caisse contenant 25 beaux volumes, en parfait état, tous intéressants. (Histoire de France de Désiré Blanchet, des Cours de Littérature et Morceaux choisis de Lahaigue, David-Sauvageot, etc.)
- Mme BARNETT-SZANKOWSKA et ses élèves de l'Ecole Normale de Lyon, qui nous ont, plusieurs fois déjà, offert d'importants lots d'ouvrages, nous en annoncent de nouveaux.
- A M. le D<sup>r</sup> ROUXEAUX, nous devons deux années du Bulletin de la Société française de Radiologie et d'Electrothérapie, dont le service nous sera fait gratuitement désormais.

\*\*\*

Les élèves de Gymnase de **Konskie** ont averti leurs camarades que « de généreux Français » distribuaient des Grammaires et des Histoires, de France. Des demandés nous parviennent maintenant, non seulement de toutes les rues de Konskie, mais de toutes les bourgades environnantes. La langue française est étudiée par nombre d'enfants, et ces livres qui leur parviennent directement de France les encouragent à cette étude difficile. Lecteurs, recueillez, pour nos jeunes correspondants de Konskie et du gouvernement de Radom, des **Histoires de France** par LAVISSE et des **Grammaires** par Claude AUGÉ.

L'Académie de Commerce de Cracovie nous écrit : « Nous vous remercions chaleureusement de votre dernier envoi de livres. Si vous pouviez nous procurer encore un livre de **Correspondance commerciale**, le professeur de français de notre école vous serait surtout reconnaissant, parce que c'est

le livre qui nous manque le plus, et dont nous avons grand besoin. C'est-à-dire deux numéros d'une revue **polycopiée**, publiée pour les élèves de notre école pour remplacer le manque (sic) de manuels scolaires. Vous pouvez juger avec quelles difficultés sommes-nous obligés de lutter en enseignant la langue française. » Cette revue, qui s'intitule : **Apprenons le français**, témoigne d'une bonne volonté extrême. Il faut absolument que nous venions en aide aux 1.500 élèves de l'Académie de Commerce. Lecteurs, amis de la Pologne, Français soucieux d'entretenir le prestige de la France, recherchez pour ces élèves des manuels commerciaux.

### Communications de nos amis

M. LANGLADE, trésorier de l'Association des Critiques Littéraires, nous a remis un article éloquent et nourri qui a paru dans le **Courrier du Pas-de-Calais**. M. Langlade rappelle le rôle des poètes polonais au XIX<sup>e</sup> siècle, entre autres, Mickiewicz, Konopnicka et Jean Kasprzowicz : « La Pologne n'est pas morte, grâce à cette foi ardente en la justice de sa cause, que ses poètes ont contribué à maintenir. » Il réclame Dantzig pour la Pologne : « N'oublions pas que si la Pologne se tourne vers la France, c'est que la France, comme disait Goethe, a promis à chacun son droit. »

Le jeune fils de M. Langlade a fait à ses camarades de Cercle catholique une conférence sur la Pologne, illustrée de projections, d'après la collection de cartes postales des « Amis de la Pologne ».

\*\*\*

On nous demande des **timbres français** qui seront vendus en Pologne au profit d'une œuvre de secours polonaise. Aucun de nos jeunes lecteurs ne se refusera le plaisir d'être utile à si peu de frais à la Pologne. Aussi, attendons-nous des timbres, par milliers et dizaines de milliers. Merci d'avance.

\*\*\*

Nous offrons à nos lecteurs un numéro spécimen de **L'Est Polonais**, revue bi-mensuelle, illustrée des questions politiques, économiques et historiques, éditée par la Société « Straz Kresowa », à Varsovie. Sommaire du dernier numéro : L'architecture polonaise en Lithuanie et en Ruthénie blanche, par Félix Prochmicki; Situation économique de l'Etat des Soviets, par Georges Szurig; Industrialisation de la Ruthénie et de rôle de la Pologne dans la future vie économique de ce pays, par Zenon Pietkiewicz; la Presse bolchevique, etc., etc.

# LA POLOGNE

## POLITIQUE, ÉCONOMIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

7, RUE DE POITIERS, PARIS (7<sup>E</sup>)

TÉLÉPHONE : FLEURUS 23-71

LA POLOGNE publiée par l'Association France-Pologne est la Revue indispensable à toutes les personnes qui s'intéressent à la vie polonaise.

Ses informations concernent toutes les questions politiques, économiques, financières, scientifiques et artistiques. Elle est devenue l'organe de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*, qui réunit les principaux industriels, commerçants, financiers des deux nations ; de grands groupements tels que la *Société Frédéric Chopin*, etc. Elle est envoyée gratuitement aux membres de l'*Association France-Pologne* et de la *Chambre de Commerce Franco-Polonaise*.

Paraît le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois. Le numéro : 1 fr. 25. Abonnement : France et Étranger. UN AN, 20 fr.